



Gustave Stoskopf

UN ÉTUDIANT ALSACIEN À PARIS

1887-1894

CORRESPONDANCE FAMILIALE ET RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE SUR LA VIE D'ARTISTE

INTRODUCTION



Le 12 novembre 1887, Gustave Stoskopf, un jeune homme de dix-huit ans, quitte la gare de Brumath, alors en Alsace allemande, et part à Paris pour y apprendre la peinture. Il laisse derrière lui son père Gustave, un petit tanneur qui aurait préféré que son fils travaille avec lui et prenne sa succession, sa mère Caroline, née Goetz, et son frère Charles, âgé de treize ans, souffrant de tuberculose osseuse (ou mal de Pott) et infirme. Cette séparation ne peut encore être comblée, en cette fin du XIX^e siècle, que par la correspondance : Gustave décrit à ses parents son voyage, son arrivée à Paris, l'accueil que lui réservent ses cousins, sa découverte de la capitale. Sa mère, et uniquement sa mère, lui répond, si bien que Gustave, dès sa quatrième lettre, prend le parti de remplacer « mes chers parents » par « ma chère maman ».

Cette relation épistolaire entre la mère et le fils s'installe durablement : Gustave père prend très rarement la plume et Charles, qui joint assez souvent quelques mots à ceux de sa mère, se préoccupe surtout des avancées de sa collection de timbres auxquelles Gustave contribue. On pourrait la croire déséquilibrée : Gustave a beaucoup à raconter, sa mère très peu¹ ; son avenir à lui est prometteur : futur artiste de renom, du moins dans son Alsace natale, il sera aussi auteur dramatique, galeriste, journaliste, patron de presse, animateur infatigable de la vie culturelle régionale de 1895 à la fin des années 1930². Au contraire, l'horizon de Caroline est étroitement cantonné : fille de tanneur elle-même, elle a bénéficié d'une éducation soignée à Beblenheim comme

.....
1 - De fait, son fils Charles-Gustave Stoskopf n'a fait transcrire dans les années 1990 que les lettres de son père, négligeant celles de sa grand-mère.

2 - Gustave Stoskopf (1869-1944) participe en février 1898 à la fondation du Théâtre alsacien de Strasbourg (TAS) et écrit d'entrée de jeu une pièce emblématique, *D'r Herr Maire*, créée en novembre 1898. Président du TAS à partir de 1901, il enrichit jusqu'en 1907 chaque année le répertoire d'une ou de deux nouvelles pièces ; organisateur d'expositions d'artistes alsaciens depuis 1897, il fonde en 1905 une galerie permanente, la Maison d'art alsacienne qu'il dirige jusqu'en 1919, puis de 1936 à 1939 ; en 1909, il fonde et dirige un quotidien libéral démocrate, la *Strassburger neue Zeitung* qui prend le premier rang dans la presse régionale ; après-guerre, il se consacre davantage à la peinture et anime de 1930 à 1939 plus de 200 soirées dialectales à Radio-Strasbourg.

pensionnaire de Jean Macé, futur fondateur de la Ligue de l'enseignement, mais la maladie de son fils cadet est une terrible épreuve morale en même temps qu'elle la mobilise de façon permanente³. Sa vie, comme celle de Charles, est à Paris, dans ces lettres de Gustave qui leur apportent à tous les deux, sous forme de nouvelles ou de timbres-poste, l'éclaircie indispensable à la poursuite de leur existence. C'est pourquoi, elle entretient avec une certaine ferveur cette correspondance, remplissant jusqu'au bout les feuillets à sa disposition, comme elle le demande aussi, à l'occasion, à son fils. Elle y raconte évidemment la vie quotidienne de la famille, de la tannerie et de Brumath, mais elle fait beaucoup plus que raconter : elle analyse la situation politique en Alsace, commente les nouvelles de Paris envoyées par Gustave, s'occupe surtout de son fils à distance, le conseille, exprime ses doutes et ses inquiétudes, ne manque pas de lui rappeler le sacrifice financier que représentent ses études, le morigène parfois, l'encourage quand il le faut, attend avec impatience l'annonce de succès qui lui donneront, peut-être, un avenir. Caroline fait ce qu'il faut pour soutenir l'échange, car elle quête les lettres hebdomadaires de Gustave comme autant de messages d'espoir.

Indépendamment du contexte, l'intérêt de cette correspondance entre une mère et son fils, entre la province et Paris, réside d'abord dans cette tension entre des situations contrastées : d'un côté, la jeunesse, l'apprentissage d'un métier, la vie d'artiste, les bruits et les lumières de Paris, de l'autre, une existence étriquée, la souffrance au quotidien, l'absence de perspectives. D'un côté Gustave, de l'autre Charles et, au centre, une mère qui ne se plaint jamais, au courage admirable, une grande figure de femme intelligente et sensible.

Gustave revient à la maison en juin 1888, puis repart à Paris pour une deuxième année à la fin novembre. Ces vacances réduisent les épistoliers au silence et nous privent du vécu commun de l'été et du début de l'automne. Quand la correspondance reprend plusieurs mois plus tard, on ne sait rien de ce qui s'est passé entre-temps et on ne devine l'emploi du temps du peintre que par l'évocation des tableaux qu'il rapporte à Paris à l'automne suivant pour

.....
3 - Elle a en outre perdu deux fils, l'un, prénommé également Charles, décédé le 20 juillet 1871 à cinq mois, l'autre, Émile, décédé le 13 août 1879 à six mois.

les montrer à ses maîtres. Il y aura une troisième, puis une quatrième année beaucoup plus courte, de janvier à avril 1891, beaucoup plus difficile aussi à vivre pour Caroline dont on sent le courage fléchir. Au total, Gustave écrit à sa mère une centaine de lettres dont la quasi-totalité (96) a été conservée. Il a dû en recevoir autant, à quelques unités près, mais quatre-vingt lettres seulement de sa mère sont parvenues jusqu'à nous. Cette correspondance est ici publiée de façon intégrale, complétée par deux lettres de Gustave père, datées de 1888, et par quelques échantillons des messages de Charles.

Cette relation privilégiée est interrompue par la mort de Caroline le 6 décembre 1891. Mais l'histoire des études de Gustave Stoskopf ne s'arrête pas là. Elle se prolonge par un court passage à Munich d'avril à juillet 1892, déterminant pourtant dans son évolution artistique, et par deux nouveaux séjours à Paris en 1892-1893 et 1894. Le contenu de ces trois années ne nous est plus connu que par des bribes de correspondance, dont cinq lettres de Gustave Stoskopf lui-même. Complétées par d'autres documents, elles offrent la matière à un épilogue, dans lequel le récit historique reprend ses droits pour expliquer, *in fine*, le retour en Alsace d'un artiste qui espérait bien pourtant pouvoir s'installer à Paris et y faire carrière.

L'ensemble de cette correspondance est écrit en français. Cela ne va pas de soi. Avant la guerre de 1870, la plupart des Alsaciens sont des Français germanophones. En dehors de la bourgeoisie citadine, on parle en famille le dialecte alsacien, on écrit en allemand. La mère de Caroline, morte également très jeune à trente-six ans en 1855, a tenu un journal en allemand. Pour ces protestants luthériens, c'est également la langue du culte. Mais on apprend le français à l'école et on le pratique dans la sphère publique. À la fin des années 1880, la situation a beaucoup évolué et s'est pour ainsi dire inversée : Gustave, né français le 8 juillet 1869, est devenu allemand à la suite du traité de Francfort de mai 1871. Il suit toute sa scolarité en allemand, apprend le français comme une langue étrangère et le pratique sans doute en famille alors que l'allemand est devenu la langue officielle. Écrire en français dans un cadre familial a donc pour les Stoskopf une signification identitaire et politique, qu'il ne faut néanmoins pas surestimer : personne n'en veut à

Charles, qui a quitté l'école depuis quelque temps déjà, d'écrire en allemand ; sa mère emploie dans sa prose de nombreux mots allemands ou recopie la presse strasbourgeoise sans traduire et en utilisant la graphie gothique⁴ ; tous écrivent un français truffé de germanismes, d'alsacianismes, trahissant parfois par l'orthographe un accent caractéristique, et, il faut bien le reconnaître, de tours grammaticaux ou orthographiques qui s'éloignent sensiblement du français standard. Ce qui est perdu du point de vue strictement littéraire, voire ce qui gêne aujourd'hui la lecture, contribue en sens inverse à nourrir une valeur ajoutée documentaire à la connaissance des régionalismes du français. Pierre Rézeau, qui en est le spécialiste⁵, présente dans un chapitre placé en fin d'ouvrage, « La langue de la correspondance », une analyse de cette langue française, parlée et écrite dans un environnement germanophone.

Ce que la langue trahit de l'inconfort des Alsaciens en cette fin du XIX^e siècle est également perceptible dans les cœurs ou dans les têtes. 1887 est à cet égard une année très particulière : l'affaire Schnaebelé, du nom de ce fonctionnaire français attiré dans une sorte de guet-apens de l'autre côté de la frontière et arrêté par les Allemands en avril 1887, ravive la tension franco-allemande et offre au général Boulanger, ministre de la Guerre, l'occasion de s'afficher comme le « général Revanche ». En Alsace, le succès des protestataires aux élections législatives de février 1887 conduit dans les mois qui suivent à un raidissement du régime et à une recrudescence des mesures répressives qui irritent au plus haut point la population⁶. Caroline, très attachée à la France et à la République⁷, s'en fait l'écho auprès de Gustave qui, de son côté, est très mal accueilli par ses camarades parisiens : s'il est discret sur les moqueries que lui vaut son fort accent, il ne peut, même s'il ne veut pas trop inquiéter ses

4 - Le livre de compte de la tannerie Stoskopf de cette époque mélange sans logique apparente français et allemand.

5 - Auteur de nombreux dictionnaires sur les variations régionales du français, les onomatopées, les expressions quotidiennes, Pierre Rézeau a notamment publié le *Dictionnaire des régionalismes du français en Alsace*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2007, réédité sous le titre *L'Alsace au fil des mots*, Strasbourg, Vent d'Est, 2015.

6 - Voir François Igersheim, *L'Alsace politique, 1870-1914*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2016, p. 53-59.

7 - On a retrouvé dans la maison familiale un médaillon en plâtre à l'effigie de Gambetta.

parents, passer sous silence les reproches qui lui sont adressés de ne pas opter pour la France et de rester un Alsacien allemand. Sa mère s'en indigna et laisse échapper, le 7 mars 1888, un cri du cœur : « On est pourtant alsacien avant d'être français et allemand. » Cette prise de conscience politique, pour ainsi dire à la base, précède d'une bonne dizaine d'années une prétendue invention de l'alsacianité par les élites intellectuelles et artistiques au tournant du siècle suivant⁸ que ces dernières ne feront que révéler et exprimer. Quant à Gustave, il finit par s'intégrer, grâce notamment au réconfort que lui procure la fréquentation des Alsaciens de Paris, mais reste lucide sur les différences de comportements entre les Allemands et les Français, ou plutôt les Parisiens, prompts à s'échauffer et à manifester sous n'importe quel prétexte. S'il reste à distance de la politique, suivant en cela les conseils de sa mère, il est très hostile au nationalisme français, aux revanchards et se montre résolument pacifiste tout comme sa mère pour qui la crainte d'une nouvelle guerre franco-allemande est une véritable hantise.

Ces éléments familiaux, linguistiques et politiques constituent l'arrière-plan de ce qui fait l'intérêt majeur de ce document, la formation d'un jeune artiste à Paris dans les années 1880. On lira dans le préambule qui suit comment un fils de tanneur peut échapper au destin qui l'attend et se voir offrir par ses parents plusieurs années d'études à Paris qui mènent à une carrière restant pourtant incertaine... Patronné par le peintre alsacien Louis Schützenberger, Gustave Stoskopf fréquente d'abord l'académie Colarossi où il est l'élève de Raphaël Collin, puis s'inscrit à la rentrée 1888 à l'académie Julian et devient l'élève de Jules Lefebvre, de Lucien Doucet et de Jean Benjamin-Constant. Vis-à-vis de sa mère, et plus largement de ses parents, Gustave a le souci de documenter le contenu de ces études : il décrit la vie des ateliers, énumère les sujets d'esquisses, commente, avec une certaine sévérité, les tendances artistiques du moment, explique les obstacles à surmonter pour s'inscrire aux Beaux-Arts ou pour être reçu au Salon, etc. Le jeune homme timide et quelque

.....
 8 - Idée abondamment ressassée par l'historiographie régionale depuis des lustres. Voir par exemple Jean-Claude Richez, « L'Alsace revue et inventée », *Alsace imaginaire. Symboles, fantasmes et rêves, Saisons d'Alsace*, n° 119, printemps 1993, p. 83-93 ; Alfred Wahl et Jean-Claude Richez, *L'Alsace entre France et Allemagne (1850-1950)*, Paris, Hachette, 1993, p. 236-240.

peu naïf des débuts prend évidemment peu à peu de l'assurance et affine son jugement. Mais il y a aussi tout ce qu'il ne peut pas dire lorsqu'il s'adresse à sa famille, laissant parfois le lecteur curieux sur sa faim.

Heureusement, il a laissé également un récit autobiographique rédigé en allemand et intitulé *Buntes Allerlei aus dem pariser Künstlerleben* (*Pot-pourri coloré sur la vie d'artiste à Paris*). Le manuscrit se compose d'une quarantaine de récits pourvus chacun d'un titre et couvrant au total cent cinquante feuillets environ. La moitié d'entre eux sont classés par l'auteur qui ébauche ainsi un plan, le reste étant en vrac. Si les trois premiers sont recopiés proprement, les autres sont encore à l'état de brouillons, ou simplement d'ébauches, avec des ratures, des versions B et C, des maladresses de style, des contenus très inégaux en intérêt, etc. Il s'agit manifestement d'un projet inachevé, non travaillé et assez vite laissé dans cet état d'abandon. Il n'est pas daté, mais certains indices laissent à penser que Gustave Stoskopf a commencé à écrire dès 1891 et qu'il en a poursuivi la rédaction au cours des années suivantes. Il tenait là un sujet qui pouvait intéresser un public germanophone, avide de détails sur la vie d'artiste dans la capitale des arts. Pourtant ce n'est pas comme mémorialiste qu'il se fera connaître à Strasbourg, mais plutôt comme chansonnier et poète satirique. Même à l'état d'ébauche, c'est un témoignage assez rare qui complète la correspondance en offrant un autre point de vue, d'abord le recul de celui qui regarde son vécu étudiantin avec détachement et ironie, sans se prendre au sérieux et sans chercher à jouer les importants de celui qui « a étudié les Beaux-Arts à Paris » ; bien au contraire, il met sa verve au service d'une satire des mœurs artistiques de son temps, des modes et de tous les faiseurs qui se haussent du col aux dépens du véritable talent. Il y raconte également des épisodes et des pratiques étudiantines dont il s'est bien gardé de parler à sa mère. Si ce manuscrit a été abandonné en l'état, c'est parce que Gustave Stoskopf a été rapidement absorbé par d'autres projets et que le sujet perdait à ses yeux de son intérêt au fur et à mesure qu'on s'en éloignait dans le temps. Entièrement déchiffré et retranscrit par

Daniel Zimmer, puis traduit⁹ et adapté¹⁰, il est ici publié partiellement sous forme d'encarts qui accompagnent la correspondance dans sa progression chronologique.

Sur l'insistance de son fils, Gustave Stoskopf a également commencé dans les années 1930 à rédiger en allemand ses Mémoires. Il s'est arrêté au premier chapitre *Aus meinen jungen Jahren (Mes jeunes années)*, qui compte trente-cinq pages dactylographiées. Le dernier paragraphe intitulé « *Wie ich Maler wurde* » (« Comment je devins peintre ») raconte les circonstances qui lui ont permis d'échapper à la tannerie et de prendre le train pour Paris en ce jour de novembre 1887.

Grâce à ces trois documents inédits, exhumés des archives personnelles de Gustave Stoskopf, correspondance familiale, récit autobiographique et fragment de Mémoires, on peut présenter une œuvre originale qui, par ses différentes facettes, enrichit notablement nos connaissances sur la formation académique des artistes dans le Paris de la fin du XIX^e siècle, les mentalités de l'époque à Paris et en Alsace et sur la jeunesse d'un acteur majeur de la scène artistique et culturelle alsacienne de 1895 à 1940. Mais au-delà de cette valeur documentaire, on y trouvera ce supplément d'âme, cette dimension humaine et affective apportée par l'écriture autobiographique, qui en fait une œuvre attachante, voire émouvante.

9 - Par Daniel Zimmer également et, pour une part, par Christine Bacconnier et Nicolas Stoskopf.

10 - Sans trahir la pensée de l'auteur, la traduction favorise une réécriture qui permet de gommer les imperfections du manuscrit en allemand. Certains titres ont été modifiés en fonction de l'emplacement choisi pour la publication de l'extrait. Les mots en français dans le texte sont mis en italiques, sauf les noms de lieux et d'institutions.



9 什可尔
18.5.24

PRÉAMBULE :

« COMMENT JE DEVINS PEINTRE »



Dans ses Mémoires *Mes jeunes années*, Gustave Stoskopf raconte avoir toujours griffonné des têtes sur des bouts de papier. Il fait dans son enfance la connaissance à Brumath d'un très vieux monsieur, peintre et décorateur, qui s'intéresse à tout et lui ouvre sa bibliothèque : il y découvre les biographies de peintres et admire particulièrement les portraits d'hommes célèbres. Mais c'est à Strasbourg, auprès de son oncle, le lithographe Auguste Munch, qui a épousé la sœur de sa mère, que sa sensibilité artistique s'éveille vraiment. Fréquentant la *Realschule* de Strasbourg (futurs collègue et lycée Kléber), il prend ses repas de midi chez les Munch, 6, rue Brûlée. Outre la sincère admiration qu'il voue à son oncle, auteur de lithographies fameuses du bombardement de Strasbourg en 1870, il aperçoit de la terrasse de l'immeuble l'atelier du peintre Alfred Touchemolin (1829-1927), bientôt remplacé par une artiste d'origine munichoise, Antonie Boubong (1842-1908). Celle-ci l'invite à voir ses œuvres et accepte de lui donner des leçons.

Mais son père n'entend pas favoriser sa vocation naissante et le fait entrer à seize ans dans la modeste tannerie familiale de Brumath. Gustave s'y résout à contrecœur et travaille très mal. La relation entre le père et le fils devient rapidement conflictuelle : le premier reproche au second d'être le plus mauvais apprenti qu'il ait jamais eu et le charge des travaux les plus pénibles. C'est un véritable cauchemar ! Retourner chez l'oncle Munch pour y apprendre la lithographie est un moment envisagé, mais ne serait qu'un pis-aller.

Autoportrait à 17 ans et demi

Dessin au crayon signé et daté du 18 février 1887.



Les époux Sengel

Dessins signés et datés 1886
(décembre pour le portrait du commandant Sengel).

C'est alors qu'intervient la Providence. Elle s'incarne dans une amie de la mère de Gustave, « Madame la Commandant Sengel », épouse d'un vétérán des armées de Napoléon III et ancien combattant de la guerre de Crimée. Celle-ci rencontre chez ses amis Ulrich, propriétaires du moulin de Weyersheim, à 7 km de Brumath, le peintre Louis Schützenberger (1825-1903) qui y fait un séjour au cours de l'été 1886. Issu d'une famille de brasseurs strasbourgeois, c'est un artiste reconnu, plusieurs fois médaillé au Salon. D'abord sceptique, il accepte finalement devant l'insistance de madame Sengel de recevoir le jeune homme et de donner son avis. Le père et le fils, ce dernier muni de ses dessins et du portrait de son grand-père, attendent le vieux cheval de la tannerie au char à bancs et partent un beau jour pour Weyersheim. On imagine aisément leur angoisse avant cette entrevue d'autant qu'il est convenu que l'un et l'autre se rangeront au jugement rendu, quel qu'il soit.



Portrait de Jacques Goetz, grand-père de Gustave

Huile sur toile signée et datée juin 1886 à droite. Un des tout premiers tableaux de l'artiste, qui n'a pas encore 17 ans, présenté à Schützenberger à Weyersheim.



Vieillard au collier de barbe

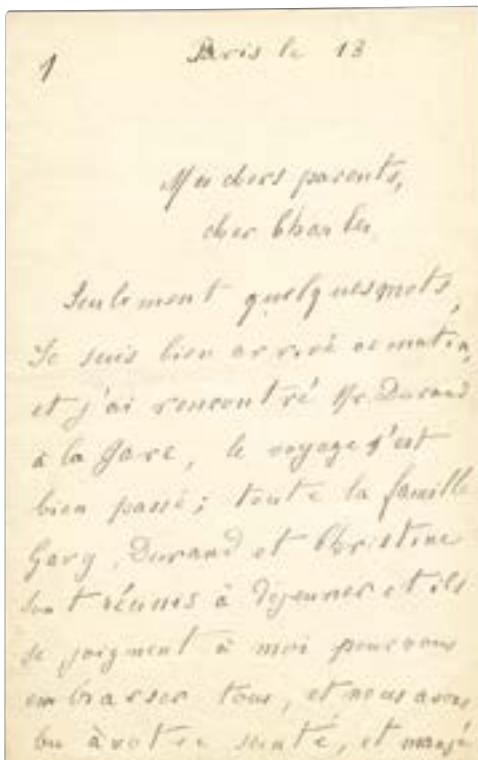
Dessin au crayon signé en bas à droite, non daté, mais appartenant à la série de 1886.

Lorsqu'il voit les travaux du jeune homme, Louis Schützenberger laisse échapper : « Mais on dirait un Holbein ! » Et la sentence suit d'elle-même : il explique au père qu'il ferait bien de laisser son fils devenir peintre, mais lui conseille d'attendre encore un an avant de lui faire commencer des études. Sur le chemin du retour, « le cheval, raconte Gustave, trottait joyeusement vers la maison où ma mère nous attendait impatientement. À mon regard brillant de joie, elle comprit immédiatement que la sentence avait été favorable. Au fond d'elle-même, ma bonne mère n'eut pas de regret, tant elle savait que l'avenir de la tannerie était incertain et que c'était la meilleure solution, car, que je sois inapte au métier de tanneur, elle en était convaincue depuis longtemps. »

Premier séjour :

novembre 1887 – juin 1888

Paris, le 13 [novembre]



Mes chers parents, cher Charles,

Seulement quelques mots ; je suis bien arrivé ce matin et j'ai rencontré M. Durand à la gare ; le voyage s'est bien passé ; toute la famille Gary, Durand et Christine sont réunis à déjeuner et ils se joignent à moi pour vous embrasser tous, et nous avons bu à votre santé, et mangé du kougelhopf, raisins, etc., ainsi que le vin blanc d'Alsace. Je cède ma place à ma tante Christine qui veut continuer enfin [afin] que le papier ne soit pas vide. Demain, je déjeune chez ma tante Louise¹.

Je vous embrasse donc de tout mon cœur, Gustave².

.....
1 - Qui a épousé le relieur parisien, Édouard Gary.

2 - Christine Sonntag prend ensuite le relais.

La signature de tous ceux qui ont assisté au déjeuner :

Dorothée Sonntag, mille remerciements ; Louise Sonntag ; Fine Gary ; H. Gary ; E. Gary ; Albertine Gary ; Eugénie Gary ; Durand ; L. Durand ; C. Sonntag.

Chers amis,

Vous pensez sans doute beaucoup à Gustave aujourd'hui. Le voilà donc parmi nous après avoir passé un bon voyage et il a l'air d'être content et ici on ne peut faire autrement : toute la jeunesse est là, et Eugénie et lui se rappellent les épisodes de leur enfance.

Demain, il va aller chez M. Schützenberger qui ne demeure pas loin de chez Louise et, après cette visite, il vous écrira, vous aurez sans doute des nouvelles mercredi, car je pense que demain il sera trop tard pour que la lettre parte.

Espérons maintenant qu'il réussisse, c'est notre désir à tous.

Tout le monde me charge de vous remercier pour tout ce que tu nous as envoyé. Pourquoi faire tant de frais ? Vraiment, c'est trop de gâteries, ils se sont tous régalés à déjeuner. Léon joue en ce moment du violon, ils ont l'air fous, toute cette jeunesse, ils chantent *En revenant de la revue*³.

Je suis heureuse d'apprendre l'amélioration de la santé de Charles. Peut-être qu'après quelques années de séjour à Kreuznach, il sera entièrement remis⁴. Il m'a semblé être un moment à Brumath en voyant Gustave. Je cesse, car on me dérange à chaque instant. Enfin soyez tranquilles sur son sort, on fera tout ce qu'on pourra pour lui.

Nous vous embrassons tous de cœur* et encore mille fois merci,
votre toute dévouée Christine.



.....
3 - Chanson de Delormel et Garnier, créée par Paulus à l'Alcazar en 1886 en l'honneur du général Boulanger, ministre de la Guerre dans les cabinets Freycinet et Goblet, de janvier 1886 à mai 1887.

4 - Charles, frère cadet de Gustave, a fait une cure à Bad Kreuznach, près de Mayence, au cours de l'été 1887.

Avenue Parmentier 103. Paris, le 15 novembre 1887

Mes chers parents, cher Charles,

Hier lundi, nous avons été, Dorothee et moi, déjeuner chez M^{me} Gary⁵ ; de là nous avons été à la Belle Jardinière, qui est un très beau magasin, acheter mon pardessus et un parapluie (à 70 fr et à 6 fr). De là, nous nous sommes mis en route pour la rue Barras⁶. Il faisait un temps affreux, la neige tombait pendant toute la journée, et dire encore que nous avons fait le chemin en vain, car arrivés chez M. Schützenberger, on me dit que ce monsieur n'était pas encore là et qu'il reviendra seulement dans quelques jours à Paris.

C'est embêtant sûrement, mais ça n'est pas un malheur. À qui la cause ? Quand j'étais chez M. Goetz⁷, il m'avait dit la même chose qu'à M^{me} Sengel, que M. Schützenberger partirait à la fin du mois d'octobre, puis je lui ai dit que je me mettrais donc en route pour Paris en quinze jours. À ce qu'il paraît, M. Schützenberger a changé pendant ce temps son idée et il n'est pas parti comme il avait d'abord l'intention. Tu t'informerai donc quand il arrivera à Paris, ou bien tu iras toi-même chez M. Goetz comme tu avais quand même l'intention, ou tu donneras peut-être la commission à M^{me} Sengel.

Ce soir, nous irons chez M. Silbereisen à cause du logement et le restaurant, de sorte que je me pourrai installer à la fin de la semaine. J'aurai alors jusqu'à l'arrivée de M. Schützenberger le temps de visiter les musées, surtout le Louvre où je pourrai faire des esquisses d'après des tableaux. Pour cela, il ne faut pas de carte, seulement quand on emmène un chevalet. Je perds donc tout au plus huit jours et ceux-là, je tâcherai de les bien remplir. Pendant ce temps, je serai aussi plus au courant du français. Je parle pendant toute la journée et ça va encore mieux que je l'aurais cru.

À toi maman et à Charles, qui, vous, ne connaissez pas Paris, je veux vous raconter l'impression que m'a faite cette ville immense, ainsi que mon voyage.

.....
5 - Qui habite 20, rue des Grands-Augustins dans le VI^e arrondissement.

6 - Louis Schützenberger demeure en réalité rue Joseph-Bara dans le VI^e arrondissement. Il n'y a pas de rue Barras à Paris.

7 - Il s'agit probablement de Jean-Philippe Goetz, rentier à Strasbourg, présenté au moment de sa mort en novembre 1889 (voir *infra*) comme un « protecteur » de Gustave.

À partir de Brumath donc, nous étions encore cinq dans le compartiment, deux vieilles gens qui allaient à Nancy, un jeune homme qui descendait à Saverne et ma compagne de voyage, l'Alsacienne. Le temps me passait assez vite et on arrivait à Deutsch-Avrincourt sans qu'un autre voyageur entrât dans le compartiment. Là, je vis le dernier *Helm* [casque] prussien, un gendarme regardait dans chaque coupé* et, là où il y avait des jeunes gens, il les questionnait ; moi, il me demanda d'où j'étais et l'âge ; et quand j'ai vu qu'il

À toi maman et à Charles, qui, vous, ne connaissez pas Paris, je veux vous raconter l'impression que m'a faite cette ville immense, ainsi que mon voyage.

voulait continuer à m'embêter, je lui montrai mon passeport ; puis allait à une autre porte commencer avec les mêmes questions. Enfin le train se mit en route et en quelques minutes on était à Avrincourt sur le sol français. Là, tout le monde descendait, entraînait dans la toine [douane] et de là, dans la salle d'attente. Bientôt, on est de nouveau

en route pour notre but de voyage. Les coupés des wagons sont plus bas que les nôtres, le chauffage moins bon car on se brûle presque les pieds pendant qu'on grelotte en haut.

En troisième, on voit dans chaque compartiment et on entend ce qu'on parle dans tout le wagon. Dans notre wagon, il n'y avait presque rien que des Alsaciens et surtout des jeunes gens qui s'amusaient à crier « Vive la France », à gronder contre les Prussiens et de faire des mauvaises plaisanteries, de sorte que tout le monde dans le wagon s'amusait. Ça devait être un plaisir de dire là des choses qu'on punirait chez nous de six mois et de plus. Mais peu à peu, ça devient plus calme et on entendit un concert de ronflements. Nous étions de nouveau quatre dans mon coupé et chacun s'installait dans un coin. À une heure, on arrivait à Nancy ; le conducteur fait la [le] contrôle des billets et il est très poli, ma foi, autrement que les *Schaffners* [contrôleurs] allemands. C'est à Nancy qu'on vit les premiers soldats français : ils n'ont pas l'air si *stramm* [raide] que les Allemands, leurs habits produisent un grand effet. À partir de Nancy, tout le monde se mit de nouveau dans son coin pour sommeiller.

Maintenant, on peut au moins marcher dans les rues le soir, mais la semaine dernière, où on craignait chaque soir avoir une révolution, ça n'était pas du tout amusant. Moi, j'ai déjà l'idée comment ça se fabrique, car allons [allant] jeudi soir chez les Gary, tout à coup j'entendis hurler de loin. Peu à peu, ça approchait : c'étaient au moins 2 000 hommes qui faisaient une démonstration, ils chantèrent la *Marseillaise*, la *Carmagnole* et crièrent tout le temps « à bas Ferry ! ». À peine avaient-ils défilé qu'arrivèrent quelques centaines de gardes de Paris à cheval et à pied. J'étais content qu'ils ne s'étaient pas rencontrés. Sans cela, ça aurait pu arriver comme vendredi soir³⁸.



Mathilde Munch

Dessin signé et daté 1887 à droite. Mathilde, alors âgée de dix-neuf ans, est l'aînée des cousines Munch.

Comment vous portez-vous ? J'espère que vous allez tous bien. Pour ne pas user tant mon [ma] bougie, je cesse ma lettre en vous embrassant tous, Gustave.

Mathilde, si tu veux avoir la bonté, dis un compliment à M. Feyel et demande ce que font les timbres ; si elle en a reçu, envoie-les à Charles.

Berthe, salue de ma part les Schneider et fais demander* Adolphe quand j'aurai une réponse. S'il n'a pas encore écrit, fais lui savoir mon adresse : 37 Rue Vavin 37 Hôtel du Midi

Mes compliments à tout le monde que je connais.



.....
38 - Dans l'attente de la démission de Jules Grévy, les manifestations se multiplient à Paris : le jeudi 1^{er} décembre, 5 000 personnes se rassemblent devant le Palais-Bourbon ; le lendemain, la tension monte d'un cran : les manifestants, bloqués par des gardes à cheval sur la place de la Concorde, veulent ensuite rejoindre l'Hôtel-de-Ville, mais il y a plusieurs affrontements avec les forces de l'ordre (*Le Figaro*, 2 et 3 décembre 1887).

L'académie Colarossi

Mon protecteur me donna un petit mot, une recommandation pour l'académie Colarossi. Vingt fois au moins, je lus l'adresse : « Monsieur Colarossi, académie Colarossi, rue de la Grande-Chaumière ». J'étais enchanté par la consonance italienne du nom, ce qui pour un débutant qui a rêvé de Raphaël est d'une très grande importance. Lorsqu'on me demanderait où j'étudiais, ma réponse aurait de l'allure : « Élève de l'académie Colarossi ». C'était presque un titre, digne de figurer sur une carte de visite ! Ce nom m'impressionnait !

La rue de la Grande-Chaumière, qui relie la rue Notre-Dame-des-Champs au boulevard Montparnasse, était une rue assez étroite et insignifiante, pas vraiment en harmonie avec la sonorité élégante du nom de l'académie qu'elle abritait. Au début, je n'ai pas trop fait attention à l'adresse précise, persuadé qu'une académie, de surcroît une académie de peintres, devait émerger du coin le plus sombre et se distinguer comme le plus bel immeuble de la rue. Comme je ne trouvai aucun palace correspondant à ce que j'imaginai, il me fallut regarder les numéros en revenant sur mes pas. Numéro tant et pas autre chose... Non, ce n'était pas possible, c'était la maison la plus minable de la rue ! Ma déconvenue dut se lire sur mon visage, car je fus accueilli par les ricanements d'un groupe de repasseuses qui officiaient au rez-de-chaussée de l'immeuble. J'étais très embarrassé, ne sachant plus où aller. La concierge, qui remettait de l'ordre à l'entrée de la maison, m'indiqua un petit escalier en contrebas conduisant à une cour *en miniature* dans laquelle de très hautes baraques en bois abritaient jusqu'à quatre ateliers l'un au-dessus de l'autre. C'était l'académie Colarossi !

Dans la cour, gisaient ici ou là quelques plâtres cassés, ainsi que des appareils de gymnastique. En jetant un regard circulaire, je découvris une porte sur laquelle on pouvait lire « Bureau ». Après une longue hésitation, j'entrai et me renseignai, avec l'expression de la plus grande considération, sur monsieur Colarossi³⁹. Un vieil Italien à la chevelure imposante, prénommé Angelo, m'expliqua dans un mauvais français qu'il allait chercher le directeur et que je devais prendre place. Il disparut et, en raison d'une émotion mal contenue, mon cœur battait comme un marteau de forge contre un mur : je m'apprêtais tant bien que mal à rencontrer pour la première fois de ma vie un directeur d'académie !

Lorsque celui-ci apparut enfin dans le cadre de la porte, son serviteur Angelo étant à une distance respectueuse derrière lui, je ne savais pas comment exprimer convenablement ma totale révérence. Je lui tendis ma lettre, il la lut

.....
39 - Filippo Colarossi (1841-1906).

De l'Académie Colarossi.

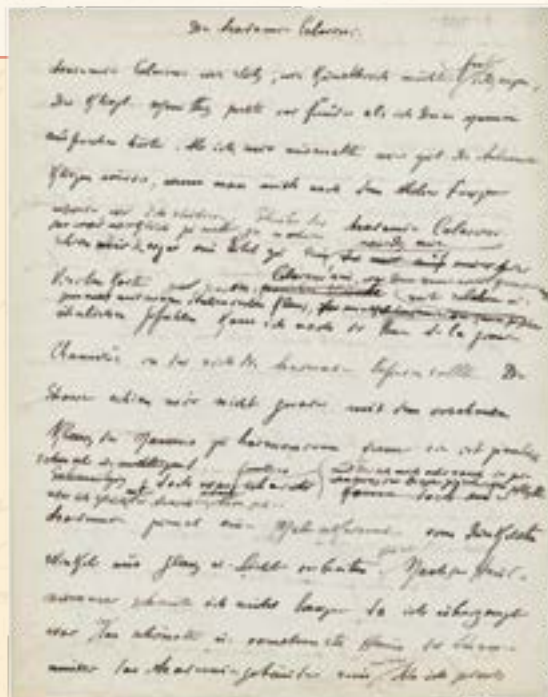
avec attention, me serra la main et me parla avec les mots les plus bienveillants du monde : « Ça nous réjouit d'accueillir des élèves talentueux. Déjà, plusieurs de vos compatriotes ont obtenu chez nous leurs premiers lauriers, car ils appartiennent à une élite. » J'étais plein d'admiration pour le directeur de l'académie Colarossi, qui pouvait s'abaisser à s'entretenir d'une façon aussi simplement affable avec moi ! Il me tendit le prospectus de l'école sur lequel le prix des différents cours était décrit de façon détaillée. Ce point était à cet instant pour moi un détail secondaire. « Vous arrivez juste au bon moment, dit le directeur, monsieur Collin⁴⁰, dans l'atelier duquel vous voulez entrer, est en train

de corriger, venez avec moi. » Nous montâmes les étroits escaliers, si bien qu'arrivé en haut, je pouvais à peine proférer un mot à cause de la montée et de l'énerverment. Le directeur parla pour moi, il était très aimable. C'était une chose réglée : je pouvais commencer lundi mes études à l'académie.

Immédiatement après, je me dépêchai de retourner chez mon bienfaiteur pour lui raconter le succès de sa recommandation et lui expliquer en détail à quel point le directeur avait été aimable. Le bon monsieur ne put s'empêcher d'éclater de rire ! La recommandation était à vrai dire inutile, pensait-il, et pouvait uniquement servir à ce que le professeur s'intéresse plus à moi. « Quant à monsieur le directeur Colarossi, il est, ou plutôt il était naguère, un simple modèle : il avait posé devant moi et d'autres peintres lorsque nous étudions aux Beaux-Arts. Plus tard, il lui vint l'idée, que d'autres avaient déjà eue avant lui, de fonder une académie, en raison surtout de l'augmentation du nombre des étudiants que les Beaux-Arts ne pouvaient accepter. Tous sont bienvenus là-bas, qu'ils soient cordonniers ou tailleurs, pourvu qu'ils puissent payer mensuellement leurs cours ! »

Encore une fois, je m'étais laissé emporter par mes rêves. Délivré de cette nouvelle illusion, je quittai passablement déçu mon grand bienfaiteur. Avec la ferme résolution d'être à l'avenir plus prudent dans l'élaboration de mes représentations fantasmées !

40 - Raphael Collin (1850-1916), peintre et collectionneur de céramiques japonaises, membre de l'Institut en 1909.



Mon entrée à l'académie Colarossi

Il était à peine huit heures moins le quart lorsque je franchis le sombre passage vers l'arrière-cour conduisant à l'académie, le cœur battant et la sueur perlant au front. On m'avait raconté tellement de choses sur l'accueil des *nouveaux*, que j'envisageais l'événement avec épouvante. J'étais le deuxième à arriver à l'atelier. Je saluai avec un timide bonjour le monsieur, un Américain [toujours les premiers à la boutique...], qui me répliqua avec un *Good Morning*. Comme il ne me semblait pas trop antipathique, je me permis quelques questions, si bien que mon courage revint peu à peu et que je voyais la matinée avec plus d'optimisme. Après l'arrivée de cinq ou six autres messieurs, qui ne firent pas plus attention que ça à ma présence, je me dis que tout allait bien et que je ne dérangeais personne.

En réalité, je m'étais déjà mis au travail sur un magnifique modèle italien, lorsqu'on entendit dans l'escalier un spectaculaire barouf : bras dessus, bras dessous, chantant et hurlant, trois élèves, qui me furent présentés par la suite comme étant messieurs Binet, Prunier et Hiolle, firent leur entrée⁴¹. La première chose que ces messieurs remarquèrent, c'était la position du modèle. « Quel est le cornichon qui a installé ce modèle, déclara Binet⁴², c'est de nouveau du pur américain ! Quel âne ! Quand est-ce qu'il va enfin faire preuve de bon sens et trouver une position artistique ? À propos, poursuivit-il, il n'y a pas de *nouveau* ici ? » J'avais la gorge sèche. Ah ! ça vient, pensais-je...

De fait, à peine le fameux trio m'eut-il aperçu qu'ils poussèrent le hurlement de victoire d'une horde d'indiens. Avec l'air le plus grave, Binet vint à ma rencontre, me regarda de la tête aux pieds, commença à rire et appela ses deux comparses qui s'exclamèrent d'une seule voix : « *Oh ! la sale gueule !* Alors, tu veux devenir peintre, mais as-tu au moins du talent ? » Pétrifié, je ne parvins pas à sortir une réponse... Mon dieu, pensais-je, si j'étais chez

.....
41 - Gustave Stoskopf écrit « Binet, Prunier et Durand », mais, par recoupements avec des notes jointes au manuscrit, on peut identifier Prunier à Gaston Prunier et Durand à Auguste Hiolle (voir *infra* sur ces peintres).

42 - Georges Binet (1865-1906), né au Havre, rencontrera le succès en peignant des plages ou des marchés à la manière des impressionnistes normands.

Tu me dis que la *Post* fait tant d'éloges de l'empereur défunt, eh bien en France, on le fait autant pas [pas autant], c'est même au-dessous du respect qu'on doit avoir des morts. Cette race française, qu'on dit si généreuse, ne respecte pas l'ennemi comme elle l'a fait autrefois et elle dit en même temps des mensonges et choses grossières sur son compte, pas que je serais pour lui, mais je trouve qu'on ne doit pas juger un homme de ce qu'il vous a fait, mais de ce qu'il était. En somme, le caractère français d'aujourd'hui ne me plaît pas et je trouve qu'il est en dégringolade. Il n'y a plus de religion et, par conséquence, plus de respect de rien. Sur les théâtres, ce sont seulement des pièces grossières qui ont du succès et plus de ces pièces de sentiments élevés, comme celles

En somme, le caractère français d'aujourd'hui ne me plaît pas et je trouve qu'il est en dégringolade. Il n'y a plus de religion et, par conséquence, plus de respect de rien.

de Racine et Corneille. J'étais l'autre jour à l'Odéon à une représentation populaire : on avait donné *Polyeucte*. J'étais surpris de la profondeur qui était dans cette pièce et je me disais que vingt pièces d'aujourd'hui ne valent pas cette seule.

Est-ce que chez vous on a aussi déjà lu qu'il est question d'enlever Hohenlohe du poste de *Statthalter*¹⁴¹ ? Ça ne m'étonnerait pas, car j'ai grand confiance dans le nouvel empereur et je crois qu'il est assez intelligent pour voir que ce régime brutal est autant* nuisible que possible. C'est seulement malheureux qu'il est si malade, qu'il ne peut pas s'occuper tant* du gouvernement comme s'il était bien portant. Enfin, ça serait le temps que ce régime, qui cause tant de malheur dans notre pays, cessera.

Je vois par ta lettre que ces espèces d'idiots vont même si loin de disgracier les leurs qui cherchent à se faire aimer et, par conséquent, faire aimer les Allemands. Ou est-ce qu'ils ne veulent pas ça, est-ce qu'ils veulent seulement être craints ?

Je vois que la meilleure chose pour l'Alsace serait d'être indépendante, ça serait le seul moyen de faire cesser toute dispute.

.....
141 - La rumeur ne se vérifie pas : Hohenlohe reste à son poste jusqu'en 1894.

L'après-midi, nous sommes allés chez les Gary et, comme monsieur et les enfants ne rentraient que le soir, j'ai encore vite pu faire ma commission chez les Stempfer. Georges et Charles, qui est là des soldats*, n'étaient pas là et, comme Charles part de nouveau aujourd'hui, je suis encore une fois retourné vers le soir pour les voir. Dans l'après-midi, j'avais aussi encore le temps d'aller vite au Louvre pour voir s'il n'y avait pas justement un ami qui copiait. Je n'ai vu qu'un. Tout le monde va bien de toute la famille ainsi que les Stempfer. Tous pensaient que je devais être fatigué le soir car si j'ai aussi pu dormir en chemin de fer, ça n'est quand même pas la même chose.

Cet après-midi, j'irai chez M. Schützenberger, je passerai aussi vite chez Sengel qu'il parle ce soir au frère du Bombonsfritzel³ à cause d'un logement que je choisirai alors demain ou après-demain.

Je viens justement de chez M. Schützenberger : dans un mot*, il est très content de moi, il a trouvé que j'ai bien travaillé et que j'ai fait des progrès. Il a dit que je devais seulement continuer comme ça et bien étudier Holbein, car j'étais comme fait pour peindre comme ça. Mehl Michel lui a plu beaucoup, la paysanne moins : il a trouvé que c'était mauvais comme couleur. Parmi les dessins, il a trouvé les mêmes qualités comme* dans le temps et mieux dessinés. Les natures mortes sont aussi bien, les paysages moins, même le petit, ils sont trop lourds.

Un dessin de l'été 1888

Signé et daté 1888 en haut à droite
(collection particulière).



.....
3 - On ignore qui est désigné par ce sobriquet.

L'académie Julian

Lorsque je retournai à Paris pour le deuxième hiver, je me suis inscrit à l'académie Julian. Elle doit son nom à son fondateur et sa réputation est mondiale. Rodolphe Julian¹⁴ a été décoré de la Légion d'honneur bien que son école ait fait beaucoup de tort au prestige de l'École des beaux-arts. En effet, tous les prix obtenus dans les concours de l'État, à quelques exceptions près, l'ont été par des élèves de l'académie Julian. Julian a eu le mérite d'avoir choisi comme collaborateurs lors de la fondation de son académie ceux qui depuis sont devenus des célébrités mondiales, comme Bouguereau, Lefebvre pour se limiter ici aux deux les plus connus.

Julian est également peintre mais il a laissé tomber les beaux-arts pour se consacrer entièrement à l'accumulation d'argent que lui apporte son académie... Quelques-uns de ses détracteurs – il en a beaucoup – lui reprochent d'exercer une sorte de monopole artistique et l'ont surnommé le « *lutteur masqué* ». Ce sobriquet viendrait d'une rumeur plus ou moins déformée selon laquelle il serait monté masqué sur le ring avant 1870 pour participer à des compétitions de lutte. Sa carrure imposante ne rend pas la chose improbable...

Tous les peintres modernes de renom sont passés par son école : Rochegrosse, qui s'est révélé ici comme enfant prodige, Baschet, Doucet, dont il reste encore de magnifiques études accrochées au mur à titre d'exemples, Renouf, Tanzi, Tattegrain¹⁵, etc.

Même parmi les plus jeunes, on rencontre des talents bien affirmés. Le temps intégrera aussi leur nom dans l'histoire de l'art. Le caractère principal de cette académie, à l'inverse de ce qui se passe à l'École des beaux-arts, est la grande assiduité au travail, ce qui n'exclut pas, bien sûr, quelques mauvais coups. Ici aussi, l'exaltation des jeunes artistes peut conduire à des débordements, mais pas de manière continuelle. La préoccupation principale reste toujours le travail. Une des plaisanteries les plus drôles a été la nomination de Gaudibert, un Provençal, comme *massier général*, c'est-à-dire responsable de tous les ateliers¹⁶.



« Tous les peintres modernes de renom sont passés par son école »

Brochure avec programme des études publiée en 1890.

14 - Rodolphe Julian (1839-1907) a fondé son académie en 1866.

15 - Marcel André Baschet (1862-1941), portraitiste, prix de Rome 1883, membre de l'Institut en 1913 ; Emile Renouf (1845-1894) ; Léon Louis Antoine Tanzi (1846-1913), peintre de la Provence, symboliste ; Francis Tattegrain (1852-1915), peintre d'histoire et de marines.

16 - Voir *infra*, p 263-269.

Le voyage m'a coûté : Est-ce que tout va bien depuis à Brumath ?

27,75	chemin de fer
10,95	malle
3,56	octroi
<u>4,00</u>	
46,26	
<u>16,00</u>	entrée d'atelier
62,26	
200,00	atelier
<u>30,00</u>	etc.
292,26	
400	
<u>292,26</u>	
reste = 107,74	

Ce qui suffit pour ce mois.

.....

Brumath, le 8 xbre [décembre] 1888

Mon cher Gustave,

Je suis bien contente de te savoir bien installé, je suis maintenant tout à fait tranquillisée sur ton compte car, d'après ce que Dorothee m'a écrit, tu dois être très bien chez M^{me} Maret. Dis-moi donc dans ta prochaine lettre ce qu'ils sont : est-ce qu'ils ont un restaurant ou manges-tu ailleurs ? Je te recommande particulièrement de déjeuner le matin avant de partir car c'est très mauvais pour l'estomac si on reste trop longtemps sans manger. Je suis particulièrement contente que tu te plais dans ton nouvel atelier et que tu espères y pouvoir mieux travailler que dans l'autre. Je pense que tu profiteras bien de ces quelques mois que tu passeras de nouveau à Paris et que tu feras encore plus de progrès que l'année passée.

Chez nous, tout est calme et tranquille. Je crois que c'est déjà une éternité que tu es parti. Charles va gentiment* en ce moment, il est de très bonne

Brumath, le 13 janvier 1889

Mon cher Gustave,

Tu seras peut-être étonné de ne pas recevoir de lettre aujourd'hui. Papa était en ville hier pour soigner ton *Einjähriche* (volontariat d'un an)⁴⁵ : le bureau n'était pas comme tu l'avais écrit rue Brûlée, c'est le bureau pour la ville de Strasbourg. Il a été obligé d'aller à la *Kreisdirection* [sous-préfecture], il a été obligé de laisser ses papiers là-bas et quand ce sera terminé, on les lui enverra. Quant au passeport, il l'a de nouveau rapporté. On n'a pas besoin de le rallonger puisqu'avec celui-là tu pourras de nouveau rentrer et les papiers du *Einjähriche* te serviront de passeport. Je te l'enverrai quand les papiers seront arrivés de Strasbourg. Je ne pense pas que tu en aies besoin plus tôt. Si tu le veux plus tôt, tu pourras me le dire dans ta prochaine lettre. Papa serait déjà allé plus tôt en ville mais il était très refroidi de sorte qu'il a gardé la chambre toute la semaine. Il s'est bien soigné de sorte que cela va de nouveau mieux. Charles a aussi le rhume du cerveau mais il ne touse [tousse] pas. il l'a probablement [probablement] gagné* de papa. À Strasbourg, tout le monde va bien. L'oncle était à Nancy, il est très bien tombé d'accord avec M. Greiner : il paraît qu'il était extrêmement gentil à son égard, il a même fait une rente à la grand-maman.

Je t'envoie le compte rendu du bal du *Kriegerverein* : tu verras comme c'était beau. Il paraît qu'il y avait une telle foule qu'on n'a pas pu se tourner. Notre Katel est restée jusqu'à six heures du matin, elle était enchantée⁴⁶. Elle m'a raconté que Hoehstetter⁴⁷ a dansé avec les demoiselles Stark. Il y a même des personnes qui sont devenues *Krieger* [combattants] seulement pour pouvoir aller au concert et bal. De Stephansfeld on avait trimbalé le théâtre, les drapeaux et les décorations pour orner la salle. Hoehstetter était le meilleur *Krieger*.

.....
45 - Gustave Stoskopf est *Einjährig Freiwilliger*, c'est-à-dire volontaire pour un service d'un an (au lieu de trois), un régime réservé aux jeunes gens sortis de l'enseignement secondaire, qui leur donne le privilège de ne pas dormir à la caserne, mais qui les oblige à payer leur uniforme et à devenir officier de réserve.

46 - Katel, *alias* Catherine Zirnhelt, est la bonne des Stoskopf.

47 - Sans doute Louis Hoehstetter, contemporain et ami de Gustave.

Le *Eisclub* n'a pas beaucoup de chance : le Egelsee s'est desséché de sorte que la glace s'est enfoncée. Dimanche, ils ont maintenant batiné [patiné] sur le pré derrière les Hummel⁴⁸ au milieu d'une masse de garçons avec leurs *Eisbärchte* [brosses à glace] et une des institutrices, M^{lle} Strehl, est tombée si malheureusement qu'elle s'est tellement* foulé le pied pour qu'elle soit obligée de garder le lit.

À Paris, il doit y avoir en ce moment beaucoup de mouvement à cause de l'élection de Boulanger⁴⁹. Nous lisons toujours avec intérêt dans la *Post* les articles de la France, principalement puisque tu y es. Je suis bien contente que tu

Je te recommande de te donner beaucoup de peine pour avoir un bon français car si on veut aller chez des gens convenables, il faut aussi savoir bien parler.

ne t'occupes pas de politique et que tu travailles toujours avec plaisir. Tu regrettes de n'être pas venu de suite dans cet atelier... Si on savait tout, on pourrait toujours épargner beaucoup d'argent et de temps mais je crois que le temps que tu as passé l'année dernière à Paris n'a pas non plus été perdu pour toi car tu as beaucoup vu et observé. Je te recommande de te donner beaucoup de peine pour avoir un bon français car si on veut aller chez des gens convenables, il faut aussi savoir bien parler. Je suis curieuse de savoir comme tu seras reçu chez les Heiser et de M. Carrière. Est-ce que tu vois aussi Pfrimmer ? Il paraît que Hornecker se donne beaucoup de peine pour se faire connaître : il a exposé ses ouvrages au *Kunstverein*⁵⁰ [Cercle artistique], entre autres deux tableaux qu'il a peints pour la salle de mariage de la mairie ; il a aussi donné un *Studienkopf* [étude de tête] à la loterie de Strasbourg. Ses portraits n'étaient pas trop loués⁵¹.

À Brumath, on commence en ce moment aussi à donner des lots pour la loterie. Je n'ai encore rien acheté. Je pensais venir à Strasbourg mais, comme

48 - La propriété de Jean-Georges Hummel, meunier, est contiguë à celle des Stoskopf, mais vers l'extérieur de la ville, du côté de la rivière Zorn et des prés.

49 - Boulanger est candidat à une élection partielle qui verra son triomphe le 27 janvier.

50 - Fondé en 1883, le *Strassburger Kunstverein* cherche à promouvoir les artistes allemands par opposition à la Société des amis des arts qui défend l'art français.

51 - Léon Hornecker (1864-1924) commence alors sa carrière de peintre après sa formation à Munich. Il deviendra l'ami de Gustave Stoskopf.

Le jour du vernissage

Le *jour du vernissage* est à Paris une journée très particulière. Comme pour le *Grand Prix* à Longchamp, il faut se montrer. La dénomination de *jour du vernissage* remonte à l'époque où les artistes vernissaient eux-mêmes leur tableau au dernier moment. Il y a peu de temps encore, on pouvait voir quelques vieux messieurs à longue crinière qui ne voulaient pas renoncer à cette vieille coutume. Plus récemment, on a même introduit un véritable jour du vernissage, dont l'entrée est réservée aux seuls peintres exposants et qui leur permet de vernir leurs tableaux sans passer pour des *poseurs*.

Le *jour du vernissage* officiel jouit d'une réputation fabuleuse dans tous les milieux. Ce jour-là, le Palais de l'industrie est le rendez-vous de tout ce que Paris compte comme artistes, hommes politiques, millionnaires et parvenus. Il est de bon ton d'aller ce jour-là au Palais de l'industrie, de commenter les tableaux exposés, bien entendu sans en avoir vu aucun. Ce qu'on admire le plus lors du *jour du vernissage*, ce sont les nouvelles toilettes et les étoiles qui les portent. Parmi les habitués, il y a par exemple Sarah Bernhardt, si elle n'est pas au même moment en voyage dans un pays où on la paye en dollars. Elle est toujours très entourée et celui qui arrive à échanger quelques mots avec elle peut s'estimer heureux.

Chacun prend la précaution d'entrer avec un journal à la main. Il est censé faciliter le jugement, épargner la peine de chercher les œuvres majeures et éviter de passer de long en large dans toutes les salles. À midi en effet, la foule et la poussière sont déjà si insupportables qu'il est nécessaire d'avoir des poumons de première classe pour supporter cette atmosphère. En bas, dans la grande cour, là où se trouvent les sculptures, on se presse pour respirer l'air frais et se reposer de toutes les fatigues de la matinée. C'est là également que les maîtres se donnent rendez-vous et se



laissent encenser de compliments à propos de leurs chefs-d'œuvre. Chacun dit mille bonnes choses à l'autre à propos de son tableau, mais ne pense pas un mot de ce qu'il dit. Chacun est convaincu que son interlocuteur est en plein déclin et que son propre tableau est l'une des meilleures créations qui soit.

Le débutant se comporte d'une façon radicalement différente de l'artiste reconnu. Il se tient en général à proximité de son œuvre préférée pour constater par lui-même l'impression qu'elle exerce sur le public. Pour lui, tous ceux qui regardent son œuvre sont de grands connaisseurs, ceux qui n'y jettent qu'un œil et passent leur chemin sans la voir, de pauvres types sans aucun jugement. Naturellement, il accueille avec beaucoup d'empressement ceux qui évoquent l'espoir d'une distinction.

Celui qui veut passer pour un sage dira que le Salon de cette année est mauvais, à l'exception de l'une ou l'autre bonne chose, qu'on ne peut même pas parler d'art, que le niveau baisse, et que le Salon de l'année dernière était bien meilleur. C'est en effet une mode ancienne que se lamenter du Salon. C'est seulement si on bénéficie d'une solide expérience que l'on peut s'autoriser à dire qu'il y a tout de même quelques très belles choses.

Pour paraître distingué, il faut prendre son déjeuner dans le bâtiment de l'exposition où on paye très cher pour ne pas manger grand-chose. C'est encore plus chic d'aller chez Doyen qui, à cette occasion, si le temps le permet, dresse une grande table festive en plein air sur les Champs-Élysées. Les plus modestes emportent avec eux un sandwich au jambon et se consolent à l'idée de voir une célébrité. La plupart vont reconstituer leurs forces au plus proche Bouillon Duval avant de reparaître l'après-midi.



Paris, 9 janvier 1889 [1890]

Chère maman,

Hier soir, j'étais un peu chez les Gary. C'est bien triste chez eux et cela le sera encore pour longtemps, car jamais on oubliera ce pauvre garçon qui était obligé de partir si jeune. L'autre fois, quand je vous avais écrit, j'avais les meilleures espérances, mais quand je l'ai vu samedi soir, je n'avais plus aucun espoir. Probablement, le changement de temps avait occasionné des complications. Il avait pendant toute sa maladie son entière raison et il leur a causé de tout. Le matin qu'il est mort, il sentait qu'il touchait à la fin et il fit appeler ses parents et ses sœurs pour leur dire adieu, puis il perdit connaissance. Il avait, pour Paris, un très joli enterrement, car il avait de nombreux amis. L'enterrement s'est fait au cimetière de Bagneux, là où est enterré M. Sonntag.

En rentrant, j'étais tellement fatigué que je ne pouvais plus remuer les bras, tellement j'avais mal dans l'épaule. Le chemin était vraiment trop long et en plus, nous avons fait un grand détour pour aller à l'église, nous étions en route de 12-4 h, ce qui n'est pas peu de chose le pavé étant très inégal et avec ça, très humide et glissant. Je n'étais pas très satisfait du discours du pasteur : il racontait tout le temps des légendes de la Bible au lieu de dire quelques mots de consolation et d'espérance. Le cercueil était très bien orné, il y avait beaucoup de couronnes des nombreux amis et de la famille (moi, j'en ai acheté une de 7 fr. Si tu trouves que ça n'est pas assez, je trouverai toujours l'occasion de m'y rattraper, par exemple, en allant une fois au cimetière avec eux, je pourrai acheter un joli bouquet). Je commencerai dès que j'aurai un moment de libre le portrait de Henri, que chez [j'ai] cherché chez les Durand pour leur faire une surprise.

Comme j'ai lu dans le journal, l'influenza règne aussi chez vous. Faites seulement bien attention, tenez-vous toujours bien au chaud et ne vous fatiguez pas beaucoup, ce sont des garanties contre la maladie. Moi, je n'ai jusqu'à présent rien senti, ni personne de la famille Maret mais, à notre atelier, il y avait des nombreux cas. Depuis trois jours, la situation s'améliore à Paris mais comme il fait de nouveau très humide ce soir, la maladie ne disparaîtra pas encore si vite. Les écoles sont fermées jusqu'au quinze par

rapport à la maladie. Il meurt aussi toujours beaucoup de monde. Ce sont surtout les malades de la poitrine qui s'en vont.

Avant-hier, j'ai reçu la lettre de faire-part du décès du père à Sengel⁵⁰. Je suis tout de suite allé dans le restaurant où il dînait d'habitude pour m'informer s'il était ici à Paris ou s'il était retourné au pays. J'étais étonné d'apprendre qu'il a l'intention d'y rester. Je serai donc les dimanches seul. Je n'aurais vraiment pas songé à ça quand nous étions ensemble dimanche, il y a huit jours, que ça sera peut-être la dernière fois pour toujours que nous étions ensemble à Paris. Il ne doit pas s'y faire facilement à la vie de Brumath, lui qui est maintenant déjà depuis plusieurs ans à Paris, surtout parce qu'il ne trouvera pas de société à Brumath. Je lui écris aussi ce soir.

Je finis ma lettre pour qu'elle parte encore de bonne heure. Je vous embrasse, votre Gustave.



Gustave Stoskopf et Charles Sengel

Ce « souvenir de l'année 1890 » date du retour de Gustave à Brumath, après mai 1890. Charles Sengel est alors soldat, mais les deux amis ont échangé leur couvre-chef le temps de la photo.

.....
50 - Philippe Sengel est décédé à Brumath le 4 janvier 1890.

que j'irais à l'église si on entendait souvent parler de cette façon. Demain soir, jour du mardi gras, le chœur aura petite réunion intime, on chantera des choses comiques. Je ne sais pas encore si j'y vais ou non, mais c'est plus que probable.

Je vous avais promis une description de l'enterrement de Meissonier dans la dernière lettre. Je ne sais pas si la *Post* en a parlé, en tous les cas, c'était très intéressant. Devant la maison mortuaire, étaient postés un ou deux escadrons de cavalerie, de l'artillerie et de l'infanterie, qui ont rendu l'honneur à l'illustre mort. Le char funèbre était couvert de fleurs. Les artistes les plus célèbres suivaient le cortège. Le président de la République ainsi que le ministre en chef étaient représentés par leurs ordonnances, puis suivaient le fils, ses élèves, tels que Detaille et d'autres, puis venaient les membres de l'Institut dans leur costume (grand chapeau dans le genre de ceux des généraux, jaquette à broderie verte, pantalon court et épée) et les nombreux amis et collègues. Sur la route une foule énorme de curieux. À la Madeleine, il y en avait plus de 5 000 qui étaient postés sur les grandes marches, ce qui donnait un aspect grandiose de loin surtout au moment où on a monté le cercueil dans l'église. L'autre jour, il y avait une notice dans un journal que chaque mètre carré qu'il a peint lui a rapporté un million.

Demain, jour du mardi gras, notre atelier va faire une mascarade, on a badigeonné un tas de toiles pour cette occasion tout l'après-midi. Les journaux annoncent aussi qu'il y aura un bœuf gras ce qui, depuis vingt-cinq ans, n'a plus eu lieu. Samedi dernier, j'étais chez M. Schützenberger pour lui montrer le reste de mes études. Il les a également trouvées bien. Il a trouvé qu'il y avait beaucoup de sentiment dans mon tableau, de sorte que j'ai aussi l'intention de le montrer à Lefebvre un de ces dimanches. Doucet ne reçoit pas en ce moment parce qu'il fait son Salon. Je n'ai pas encore montré le portrait de Durand. Il est bien ressemblant, il est comme celui de Charles Hoechstetter.

Je vous embrasse,

Gustave.



Portrait d'une petite fille

Huile sur panneau de bois,
signée en haut à droite, non datée,
mais réalisé à 22 ans, c'est-à-dire en
1891 (*La Vie en Alsace*, 1929, p. 202).

Mon cher Charles, le commerce de timbres ne va pas fort, tout le monde collectionne à l'atelier, de sorte que j'ai du mal à en avoir, malgré que j'embête un peu tout le monde avec cela.

Gust.

.....

Brumath, le 15 février 91

Mon cher Gustave,

Je profite de mon dimanche après-midi pour causer avec toi. Le samedi, on a toujours un peu plus d'ouvrage que les autres jours et puis M^{me} Schoenpflug et M^{me} Sengel ont l'habitude de venir passer le samedi après-midi avec nous, de sorte que je t'écrirai maintenant toujours le

dimanche ou un autre jour. Chez nous rien de particulier. Charles continue toujours à aller assez bien, en tous les cas, il ne souffre pas comme cet automne et j'espère que le beau temps lui fera de nouveau beaucoup de bien. Ce beau temps, quand arrivera-t-il ? Quel froid de nouveau en ce moment ! Il serait bien temps que l'hiver cessât bientôt pour bien des personnes. La tannerie va aussi bien lentement cet hiver.

Nous faisons encore tous les soirs des parties de dominos : papa et Charles prétendent chacun être le plus fort, moi je perds la plupart du temps, néanmoins, j'ai aussi une fois gagné cette semaine. Dimanche, nous avons la visite de M. et M^{me} Bijon, de Strasbourg : ils étaient très aimables, ils ont demandé de tes nouvelles. Charles leur a aussi montré son album et ils lui ont promis des timbres persans. Il est bien curieux s'ils tiendront parole, il leur a donné quelques-uns qu'ils n'ont pas.

Papa était en ville cette semaine. La famille Munch va bien. Hier, nous avons la visite du garçon de café de Charles, de Sarreguemines. Il nous a apporté

Paris, le 12.4.91

Chère maman,

Je n'ai pas de grandes nouvelles à vous donner aujourd'hui. Mon rhume est passé, j'ai pris des pilules de goudron qui m'ont produit un très bon effet. Weick m'en avait déjà envoyé il y a trois semaines. Seulement, je ne les ai pas reçues. C'est probablement un employé de la Poste qui était enrhumé aussi. Le temps est toujours assez mauvais, il fait froid et pluvieux. Ce matin, j'ai fait une esquisse à l'atelier, le sujet était « Jésus et les pêcheurs ». La semaine passée nous avions comme sujet « L'adoration des mages », j'ai eu le numéro 4. Il y avait beaucoup d'esquisses et de très bonnes. M. Lefebvre était aussi très content d'un dessin que j'ai fait (pour reposer ma boîte à couleurs). Il m'a fait des compliments. Il m'a dit avec un dessin comme ça, on peut avoir un prix. Il m'a dit d'en faire encore un autre la semaine prochaine. Cette semaine nous avons comme sujet « Abandonné ». C'est très intéressant à faire, ce sujet : j'ai déjà mon idée.

Lundi dernier, nous avons l'honneur de voir à l'atelier une grandeur tombée, Zeitung, le fameux homme-colis qui a fait son voyage de Vienne à Paris⁷⁰. Seulement, il est tellement mal proportionné qu'on n'a pas pu le prendre comme modèle, il est très petit et gros. Il est dans une purée complète et aurait été bien content si on lui avait donné une semaine. Je ne doute pas qu'il aurait bien posé, car si on peut rester dans un colis pendant un si long voyage, on doit avoir un caractère assez calme.



Jésus et les pêcheurs

Esquisse à l'huile sur toile.

.....
70 - Hermann Zeitung, tailleur autrichien, a fait en 1889 le voyage Vienne-Paris dans une caisse. Anecdote citée par Jules Verne dans *Claudius Bombarnac, carnet d'un reporter*, paru en 1892.

Les modèles

Parmi les modèles, on peut distinguer différentes catégories et d'abord, les modèles occasionnels et professionnels. Ces derniers pratiquent ce commerce depuis l'enfance et ne parviennent que rarement à mener une vie correcte, avant de finir par épouser tel ou tel un artisan, à condition que celui-ci soit dépourvu de préjugés. Mais d'autres cherchent à mener joyeuse vie, ont une réputation établie dans tous les ateliers et exercent souvent une incontestable influence sur leur entourage. L'une des plus célèbres est Sarah Brown, bien connue depuis dix ans déjà dans les ateliers pour son caractère et son tempérament à toute épreuve.



Étude de nu

(Musées de Strasbourg, M. Bertola)

Parmi les modèles occasionnels, il existe également deux catégories, la première formée de jeunes filles aux mœurs légères, qui utilisent l'atelier comme base opérationnelle de leur commerce coupable et celles qui sont poussées par la misère et doivent de ce fait se résoudre à renoncer à leur pudeur. Berthe *** fournit un exemple remarquable. Elle avait seize ans quand elle est arrivée de Picardie avec ses parents. Ils travaillaient ensemble dans une fabrique de chaussures jusqu'au jour où une faillite plongea la famille dans la misère. Dans cette situation, un bon conseil valait cher et l'on en vint finalement à la redoutable décision d'envoyer la jeune fille, qui avait des yeux noirs d'une profonde beauté, dans une académie d'art. Le cœur de la pauvre jeune fille cognait dans sa poitrine, alors qu'elle montait les marches et sonnait avec angoisse à la porte. « Vous désirez ? – N'avez-vous pas besoin d'un modèle ? » répondit la jeune fille effarouchée d'une voix tremblante. Le secrétaire qui s'était adressé à elle, lui donna du courage et la conduisit dans l'atelier. Toutes les têtes se tournèrent vers la belle enfant qui explorait timidement l'entourage de ses grands yeux noirs. Bientôt, elle était encerclée et observée avec curiosité : « Comment t'appelles-tu, belle



Gustave Stoskopf dans son atelier de la rue des Bouchers en 1894-1895

On aperçoit sur le mur du fond « Les joueurs de cartes », modifiés par rapport à la version originelle, mais pas encore découpés...



Carton annonçant le cours d'Hornecker et Stoskopf

Comme à l'académie Julian, le tarif est plus élevé pour les dames que pour les hommes...

À l'en croire, il ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur son avenir de peintre, mesurant le décalage entre ses conceptions, son langage pictural et les tendances du moment. Qui plus est, comme il l'avouera lui-même plus tard, il est intimidé à cette époque par la virtuosité de son ami Léon Hornecker en matière de portrait et limite volontairement son répertoire à des paysages des bords du Rhin qui rencontrent « le succès auprès du public strasbourgeois⁵⁰ ». Mais il ne se résoudra pas à n'être qu'un peintre obscur et besogneux, voué à décorer des intérieurs bourgeois de province.

Comment on devient célèbre

Maintenant, pour terminer, une recette sûre pour devenir rapidement célèbre : avant tout, cher débutant, jette par-dessus bord toutes les idées que tu as peut-être emportées de ta province sur les vieux maîtres et leurs œuvres. Rien ne peut avoir un effet plus néfaste que l'enthousiasme pour Rembrandt, Raphaël, Titien et les autres ! C'est bien ce qu'a dit un de nos plus grands nouveaux peintres, Manet, le dieu du *plein-air*, le Richard Wagner de la peinture : au débarras toute cette camelote ! Si tu pars de ce principe, il te deviendra vite facile de prendre la bonne voie. Ne te laisse pas enrôler dans l'atelier Bouguereau ou d'un maître comparable, parce que cela aurait les pires conséquences. En effet, dans de tels ateliers, règne encore l'incroyable présupposé qu'un peintre doit nécessairement savoir dessiner, ce qui témoigne suffisamment à quel point ces gens-là sont restés en retard sur les progrès de notre temps ! Ce sont en effet les derniers représentants d'une conception de l'art moribonde qui ne peut pas être assez condamnée et qui, Dieu soit loué ! va bientôt s'éteindre.

Par ailleurs, il me paraît opportun de donner une petite critique de l'enseignement dispensé chez ces messieurs : tout d'abord, on consacre deux à trois ans à l'étude du dessin et ensuite tout autant à la peinture, ce qui rabaisse manifestement l'artiste au niveau d'un artisan qui doit apprendre son métier en tant et tant d'années. Un artiste doit immédiatement montrer ce qu'il sait, il ne doit pas être obligé d'apprendre, il doit savoir tout de suite ! C'est là le seul chemin pour devenir rapidement célèbre. Avant tout, il importe de s'agrèger à un cercle de jeunes gens décidés !

.....
50 - Copie de lettre à un critique d'art, non datée, vers 1933.

La liste qui suit comprend des mots ou des tours qui sont souvent des calques, des approximations, ou des termes spécialisés (*fosse, massier, motte, oculer*). L'indication « DRFA » renvoie à *L'Alsace au fil des mots. Dictionnaire des régionalismes du français en Alsace*, Strasbourg, Vent d'Est, 2015 (1^{re} éd. Strasbourg, PUS, 2007).

- adieu* (*prendre –*) loc. verb. “dire au revoir” (p. 287, G)
aider v. *aider à qqn* “aider” (p. 54, G) — DRFA
amphithéâtre n. m. “parterre (d’une salle de théâtre)” (p. 272, G)
annexion n. f. “rattachement de l’Alsace et de la Moselle à l’Empire allemand, en application du traité de Francfort (10 mai 1871)” (p. 115, C ; p. 410, C)
apprendre v. tr. “dresser (un cheval)” (p. 335, C)
après prép. **1.** *danser après une musique* “danser sur une musique” » (p. 191, G).
2. *demander après qqn/qqc* “demander des nouvelles de” (p. 53, C ; p. 59, G ; p. 163, G, etc.). **3.** *s’ennuyer après qqn* “s’ennuyer de” (p. 27, C). **4.** *travailler après qqc* “travailler à” (p. 237, G ; p. 246, G)
arracher v. tr. *être arraché des racines* loc. verb. “être déraciné (à propos d’un arbre)” (p. 296, C)
arranger v. tr. “ranger, mettre en ordre” (p. 39, C)
attention (*faire – sur qqc*) loc. verb. “faire attention à” (p. 104, G)
attrappe n. f. “jeu de cache-cache” (p. 128, G)
autant adv. *Autant* + adj. *que* adv. “aussi... que...” (p. 118, G)
autre adj. indéfini “nouveau, différent” (p. 92, G ; p. 222, C) — DRFA
avec (*aller –*) v. “accompagner” (p. 84, C) — DRFA
bâton de sucre de pommes loc. nom. m. “sucre d’orge” (p. 87, C)
bientôt adv. “tantôt, soudain” (p. 32, G)
bleu (*promettre le – du ciel*) loc. verb. “promettre monts et merveilles” (p. 313, C)
bonbon n. m. “friandise, douceur, petit-four” (p. 160, C)
bout (*être à – avec qqc*) loc. verb. “manquer de” (p. 81, G)
bretzel n. f. *grande bretzel* “pâtisserie de pâte briochée en forme de huit, de grande dimensions, traditionnellement confectionnée pour le jour de l’an” (p. 87, C) — DRFA
cafre n. m. “habitant de la Cafrerie (partie de l’Afrique australe)” (p. 66, G)
chair n. f. *en os et en chair* loc. adv. “en chair et en os” (p. 34, G)
chambre n. f. **1.** “pièce (d’une maison)” (p. 39, C). **2.** “salle de séjour” (p. 174, G ; p. 211, G) — DRFA

chercher v. tr. “aller/venir chercher” (p. 28, C ; p. 157, G ; p. 326, G, etc. — DRFA
chez prép. “près de” (p. 39, C ; p. 111, C ; p. 152, G, etc.) ; *chez moi* “en ce qui
me concerne, de mon côté, quant à moi” (p. 62, G ; p. 167, G) — DRFA
chose (aller/être la même –) loc. verb. “se porter toujours pareil (à propos de la
santé)” (p. 192, G ; p. 198, C, etc.)

Christkindel n. m. “personnage mythique, représenté sous les traits d’une
fillette en longue robe blanche, une couronne sur la tête et portant un
sceptre surmonté d’une étoile, qui est censée apporter leurs cadeaux aux
enfants la nuit de Noël” (p. 67, C ; p. 69 et p. 182, G) — DRFA
Christkindelsmarkt n. m. “marché de Noël” (p. 298, G) — DRFA
cœur (de –) loc. adv. “de tout cœur” (p. 21 ; p. 28, C, etc.).

coin n. m. “quartier (d’une ville)” (p. 292, G ; p. 307, C)

comme adv. **1.** *aussi/si* + adj./adv. + *comme* “aussi + adj. + que” (p. 27, C ;
p. 208, G). **2.** *le même* + subst. *comme* “le même ... que” (p. 158, G, etc.)

contraire (faire – à qqn) loc. verb. “aller contre qqn” (p. 108, G)

contre (faire –) loc. verb. “aller contre” (p. 108, C)

contre-visite n. f. “visite que l’on rend à une personne en remerciement de sa
propre visite” (p. 184, C)

coupé n. m. “compartiment (d’un wagon)” (p. 23, G). — DRFA
couper v. tr. *couper (du journal)* “découper (dans un journal)” (p. 229, C ;
p. 321, C ; p. 354, C)

courage (avoir bon –) loc. verb. “se montrer courageux” (p. 181, C)

craindre v. tr. *craindre* + inf. “craindre de” (p. 95, C)

croix (faire sa –) loc. verb. “faire son signe de croix” (p. 30, C)

cuisine n. f. *cuisine froide* “repas froid” (p. 318, G)

debout adv. *de debout* “debout” (p. 282, G)

déchiré, -ée part. passé/adj. “éculé, troué (en parlant d’une chaussure”
(p. 141, G ; p. 141, C, etc.)

dégel (avoir –) loc. verb. (p. 74, G ; p. 81, G ; p. 181, C, etc.)

déjà adv. “alors, à ce moment” (p. 29, G ; p. 184, C ; p. 241, G ; p. 292, C, etc.)

demander v. **1.** *demander qqn* “demander à qqn” (p. 46, G ; p. 309 et p. 401, G)
— DRFA. **2.** *demander à cause de* “s’informer au sujet de” (p. 239, C)

dès prép. “à partir de” (p. 41, G)

devenir + adj. *devenir gros* “grossir, prendre du poids” (p. 61, C) ; *devenir haute*
(à propos d’une rivière) “monter” (p. 115, C) ; *devenir malade* “tomber
malade” (p. 79, C) ; *devenir de travers* “se déformer” (p. 88, C)

Le 12 novembre 1887, Gustave Stoskopf (1869-1944), un jeune homme de dix-huit ans, quitte Brumath, alors en Alsace allemande, et part à Paris pour y étudier la peinture. Ces années d'apprentissage sont connues par la correspondance qu'il entretient avec sa mère et par un récit autobiographique, *Pot-pourri coloré sur la vie d'artiste à Paris*. La publication parallèle de ces deux documents inédits offre un témoignage rare sur l'enseignement des Beaux-Arts tel qu'il est délivré à la fin du XIX^e siècle dans les académies Colarossi et Julian, mais aussi à Munich où l'artiste fait un bref séjour en 1892. Au fil des lettres, c'est en même temps tout un vécu qui s'exprime, entre une mère inquiète, en attente de nouvelles, et un fils qui raconte et veut rassurer, entre un horizon assombri par la maladie et les espérances du succès, entre la difficulté de vivre sous le régime prussien et celle d'être considéré comme un Allemand à Paris. Quant à la langue, elle témoigne également de ce moment de l'histoire d'Alsace et contribue à l'émotion qui se dégage de cet échange.

**Ouvrage publié à l'occasion du 150^e anniversaire
de la naissance de l'artiste**

Textes présentés par
Pierre Rézeau, Nicolas Stoskopf et Daniel Zimmer

- Pierre Rézeau est lexicographe, directeur de recherche honoraire au CNRS
- Nicolas Stoskopf est historien, professeur émérite à l'université de Haute-Alsace
- Daniel Zimmer est psychiatre et historien

ISBN 978-2-7468-3736-2 25€

